

# **LA REPUDIATION**

Rachid Boudjedra

(Anne-Marie Bachelet, Hélène Waisman)

## **TABLE DES MATIERES**

<b>Rachid Boudjedra, BIOGRAPHIE</b>	<b>page 1</b>
<b>PREAMBULE</b>	<b>page 3</b>
<b>LA REPUDIATION DE MA DANS LE CONTEXTE FAMILIAL – LE PERE</b>	<b>page 5</b>
<b>L'ENFANCE SACCAGÉE</b>	<b>page 7</b>
<b>CONCLUSION</b>	<b>page 8</b>
<b>THEMES DE DISCUSSION</b>	<b>page 9</b>

## BIOGRAPHIE DE RACHID BOUDJEDRA

Issu d'une famille bourgeoise, Rachid Boudjedra est né le 5 septembre 1941 à Ain Beida où il passe sa prime jeunesse. Rachid BOUDJEDRA serait l'aîné de trente-six enfants. Sa mère était la première épouse de son père, qui, tyrannique et féodal, était quatre fois polygame. Il a une sœur et un frère. Les études commencées à Constantine sont poursuivies à Tunis au lycée Sadikia. En 1959, il prend le maquis où il sera blessé. Il voyage ensuite, comme représentant du FLN, dans les pays de l'Est, puis en Espagne. Après l'Indépendance de l'Algérie, il rentre au pays et reprend des études de philosophie à Alger et à Paris. C'est un étudiant engagé et syndicaliste. Il obtient une licence de philosophie à la Sorbonne en 1965 et présente un mémoire sur CÉLINE.

Après la prise du pouvoir par Boumediene en 1965, il quitte l'Algérie. Faisant l'objet d'une condamnation à mort par une fatwa, il est interdit de séjour pendant plusieurs années. Il vivra d'abord en France de 1969 à 1972 où il sera professeur de philosophie au lycée de Coulommiers, puis il ira vivre au Maroc où il enseignera jusqu'en 1975.

Il retourne en 1974 en Algérie où il commence par enseigner à l'université d'Alger avant d'assumer en 1977 des fonctions au ministère de l'Information et de la Culture. Il participe à la rubrique culturelle de la revue hebdomadaire Révolution Africaine, et à la création de la ligue des droits de l'homme dont il est toujours membre.

En 1981, il est nommé lecteur à la SNED (Société Nationale d'Édition et de Diffusion) et enseigne à l'IEP (Institut d'Études Politiques) d'Alger.

Il est condamné à nouveau par une fatwa du FIS en avril 1983.

Rachid BOUDJEDRA écrit indifféremment en langue arabe ou en langue française. Il est lui-même le traducteur de ses œuvres dans une langue ou l'autre.

R. Boudjedra inaugure sa carrière littéraire par un recueil de poèmes *Pour ne plus rêver* (1965), publié aux Éditions Nationales d'Alger, illustré par le peintre -déjà consacré alors- Mohamed Khadda, version censurée par l'éditeur. La deuxième version, *Grefte*, paraîtra en 1984 aux Éditions Denoël et sera traduite en arabe. Il est l'auteur de quelques essais :

- *La Vie quotidienne en Algérie* (Paris, Hachette, 1971),
- *Naissance du cinéma algérien* (Paris, Maspéro, 1971),
- *Journal palestinien* (Paris, Hachette, 1972).

Mais c'est son œuvre romanesque qui le fait particulièrement connaître. Son premier roman,

- *La Répudiation*, édité chez Denoël en 1969 est couronné par le prix des Enfants terribles.

Toujours chez le même éditeur paraîtront :

- *L'Insolation* (1972),
- *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (1975),
- *L'Escargot entêté* (1977), *Les 1001 années de la nostalgie* (1979),
- *Le Vainqueur de coupe* (1981),
- *Le Démantèlement* (1982),
- *La Macération* (1984),
- *La Pluie* (1987),
- *La Prise de Gibraltar* (1987).

Boudjedra a également signé quelques scénarios dont :

- *Chronique des années de braise* (Palme d'or du Festival de Cannes en 1975) et
- *Ali aux pays des mirages* (Tanit d'Or du Festival de Carthage en 1980).

En même temps que s'effectue le modelage de la bilangue, se dessinent les traits caractéristiques de l'écriture de R Boudjedra. Redire la violence, l'agressivité, la subversion, la provocation, c'est essentiellement souligner que celle-ci est conçue comme une catharsis par laquelle l'écrivain se libère de ses angoisses et de ses fantasmes, ou tout du moins cela l'aide à parvenir à une atténuation de la souffrance : "*C'est grâce à cette charge que l'on dépose sur la feuille que l'on arrive à une certaine libération de soi*" écrit-il. L'écriture procède aussi du règlement de compte "pour rendre le réel inoffensif" et conjurer le mal.

Conjointement à la fonction psychanalytique, sociale et politique de l'écriture, celle-ci, empreinte de poésie, sert aussi le plaisir. Pour lui, "*L'écriture charnelle*" est un acte d'auto-jouissance. Visiblement le plaisir est là lorsque l'écrivain mêle la désinvolture au sérieux, lorsque le délire poétique gonfle la parole, lorsque le détail futile gagne la place de l'essentiel. Cette écriture jamais statique, bouleversant les codes traditionnels de la narration, est en perpétuelle gestation.

# PREAMBULE

## LE CADRE HISTORIQUE

Le roman, très autobiographique, relate principalement l'enfance de Rachid, le narrateur, puis, en dernière partie, sa vie d'adulte jusque vers la fin des années 60 (années marquées par le pouvoir autocratique de Boumediene).

Rappelons qu'en 1962, année de l'indépendance de l'Algérie, Ahmed Ben Bella et Houari Boumediene scellent une alliance pour écarter le gouvernement provisoire en vue d'accéder eux-mêmes au pouvoir (ils ne reconnaissent pas les accords d'Evian qu'ils qualifient de « plate-forme colonialiste »). Ben Bella devient Président de la république et Boumediene, Ministre de la défense. Ben Bella avait pris part à l'indépendance du pays à la tête du FLN. Boumediene, lui, est issu du Clan d'Oujda, souvent mentionné dans le livre sous le nom « le Clan ». Le Clan d'Oujda s'était replié au Maroc, à la frontière algérienne, d'où il menait la lutte pour l'indépendance. Il s'agit d'un mouvement politico-militaire, composé de membres du FLN (essentiellement des gens issus de la petite bourgeoisie, de propriétaires terriens, encadrés par des combattants). Mais les deux hommes sont rivaux depuis toujours et Ben Bella a pleinement conscience de l'ambition de son ministre. Il n'exercera son mandat de 1<sup>er</sup> Président de l'Algérie indépendante que 3 ans, puisque Boumediene et ses amis du Clan d'Oujda, le destitueront en juin 1965 au nom d'un soi-disant « réajustement révolutionnaire ».

Notre narrateur, qui traduit la position de l'auteur, est hostile à ce changement de régime qu'il considère comme la négation de l'idéal révolutionnaire qui avait conduit à l'indépendance. C'est ce qui explique les séjours qu'il effectuera alternativement en prison et en hôpital psychiatrique pendant plusieurs années.

## LA STRUCTURE DU ROMAN

Le narrateur s'adresse à Céline, « l'amante étrangère », avec laquelle il entretient une relation torride mais néanmoins marquée par l'abîme qui existe entre leurs cultures respectives.

Le récit s'articule autour de quatre « fêtes » :

- Le Ramadhan, présenté comme l'hypocrisie absolue
- Le remariage du père avec Zoubida, une jeune fille de 15 ans
- L'enterrement de Zahir, frère aîné du narrateur, révolté et homosexuel
- L'Aïd, fête du sacrifice, qui commémore la mémoire d'Abraham : à la demande de Dieu qui veut éprouver sa foi, Abraham accepte d'immoler son fils Ismaël. Un archange arrête son geste in extremis et le fils est remplacé par un bélier.

Ces 4 célébrations sont autant d'occasions pour le narrateur de dénoncer une société qu'il décrit à travers le prisme de sa terrible expérience familiale. Il nous montre une société qui admet la répudiation des épouses et, par voie de conséquence, celle des enfants ; une société qui baigne dans le sexe et le sang ; une société où la religion est le socle de l'hypocrisie et où le pouvoir condamne ses détracteurs à l'enfermement et à la torture.

Mais, pour le lecteur étranger, il est difficile de discerner le vrai du faux dans ce récit puisque le narrateur évoque souvent sa « *berlue* » et admet forcer le trait à plusieurs reprises.

Anne-Marie parlera de la répudiation de Ma, la mère du narrateur, et à travers elle de la situation des femmes, réduites à leur condition « d'objets sexuels ». Je montrerai ensuite en quoi cette situation a saccagé l'enfance du narrateur et de ses frères et sœurs.

Mais peut-être faut-il d'abord évoquer la forme du récit. J'ai cru comprendre que plusieurs d'entre nous ont très vite abandonné la lecture de ce livre, rebutées par le réalisme et la violence du texte.

## LA FORME

Il est vrai que l'écriture est crue, brutale, intense. Les lieux, les êtres, les odeurs, le sexe des femmes, le sang des menstrues comme celui des moutons qu'on égorge, la sexualité débridée, le viol des enfants : tout cela est décrit avec acharnement et force détails, comme si l'auteur éprouvait le besoin de tout « déballer » dans l'urgence et sans retenue. Mais le narrateur reconnaît à plusieurs reprises que, dans l'élan de son récit à Céline, il lui arrive de « fabuler ».

Il faut voir dans cette forme d'expression la recherche d'une thérapie. Dans une interview au magazine Jeune Afrique, Boudjedra a déclaré : *La répudiation est une œuvre qui a longuement mûri en moi et qui est ensuite venue comme ça ... Mon livre n'est pas seulement une dénonciation d'ordre politique. J'ai aussi et surtout voulu faire œuvre psychanalytique.*

Mais quoi que l'on pense du récit, il faut reconnaître que l'écriture est flamboyante et que Boudjedra est un grand maître de la langue française.

## LA RÉPUDIATION DE MA DANS LE CONTEXTE FAMILIAL – LE PÈRE

La répudiation, inspirée de la charia, c'est-à-dire la loi islamique, se définit comme le droit pour l'époux de dissoudre unilatéralement le mariage, c'est-à-dire sans le consentement de son épouse ou sans avoir à prouver sa faute. Cette procédure existe dans la Loi Islamique telle qu'elle pouvait être appliquée au Maroc jusqu'à la réforme du droit de la famille en février 2004 et telle qu'elle peut encore être appliquée en Algérie (prévue aux articles 48 à 51 du Code de la famille algérien). Cette interprétation de la loi a été assouplie en 2005, la mère pouvant garder ses enfants en bas âge, le mari devant le logement aux enfants mineurs. De plus, la polygamie est maintenue mais avec l'accord de la première épouse.

Le récit se déroule dans les années 1965, à cette époque-là, la règle est très stricte et très dure pour les femmes. La femme de Si Zoubir alors âgée de trente ans et mère de 3 enfants est répudiée par son mari au cours « d'une cérémonie » très courte (Il suffit que le mari prononce une simple phrase rituelle devant deux témoins quelconques pour que la situation soit actée).

Issue d'une famille très pauvre, Ma a été achetée par son époux et a intégré sa belle-famille, famille clanique : tous les frères du père vivent dans la même maison avec femmes et enfants, donc les rapports sont compliqués, les relations de l'intimité épiées et commentées par tous, l'éducation des enfants faite par tous et personne.

Rien ne prévient cette femme de ce que son mari décide. Mais cette répudiation va être catastrophique pour elle, et pour ses enfants.

Pour elle d'abord. Très jeune, elle a été achetée à sa famille très pauvre qui s'est un peu débarrassée d'elle (Zahir a 17 ans et elle 30, donc Si Zoubir l'a épousée quand elle avait 12 ans). C'est une jolie femme totalement inculte : analphabète, elle ne sait pas lire l'heure non plus et lorsque un soir, elle attend Zahir, Rachid peut lui mentir, elle ne peut que prier, son chapelet ne la quitte pas. Elle ne comprend pas le monde où elle vit, elle subit le reste de la famille qui ne se gêne pas pour la rabaisser. Elle est soumise à la religion, à l'autorité d'où qu'elle vienne. Elle s'attire la haine des autres membres de la famille car jamais elle ne discute les décisions de Si Zoubir. Elle est superstitieuse et rend visite au marabout qui lui donne des remèdes susceptibles de faire revenir le mari, de sauver Zahir homosexuel et alcoolique provocateur. Dans cette famille qui vit dans une ville du bord de la Méditerranée, Alger certainement), les femmes n'ont jamais vu la mer, les sorties toujours accompagnées étant autorisées parcimonieusement par Si Zoubir. Dans ce récit, ce couple ne se parle pas, la femme est asservie aux désirs de son mari, quels qu'ils soient. Page 33, l'auteur écrit : « *Répudiée elle restait sous la dépendance financière et morale du père, car une femme n'est jamais adulte* ».

Très hypocrite, Si Zoubir lui demande conseil pour le mariage. Mais a-t-elle le choix ? Page 63, l'auteur écrit : « *La mort sur le visage, elle prépara la fête ; d'ailleurs, pouvait – elle s'opposer à l'entreprise de son mari sans aller à contre-courant des écrits coraniques et des décisions des muphtis, prêts à l'entreprendre jour et nuit si elle avait eu la mauvaise idée de ne pas se résigner* ». Dans cette famille, elle devient une ombre, une esclave au service des autres qui n'ont aucun respect pour elle. Elle aime ses fils de façon possessive et ne sait pas compenser l'absence du père, ou dire les mots qui les aideraient. Elle est totalement démunie devant la violence des rapports avec les autres femmes de la maison, devant la fuite en avant de Zahir qui se perd dans l'alcool et le sexe, devant l'absence de discussion avec son mari, (il la considère comme une chose lui appartenant au même titre que les objets).

Par sa répudiation, elle est condamnée à ne plus jamais sortir de la maison et à y mourir, les oncles sont trop contents de la priver de quelque sortie que ce soit.

Le père est un commerçant très aisé, les oncles travaillent avec et pour lui. Ce sont tous des gens veules, maldisants, jaloux.

Après la répudiation, il quitte la maison alors que la charia lui indique qu'il a obligation de rester. (Il s'accommode avec le Ciel !) Il va vivre ailleurs avec son autre femme : une jeune fille de 15 ans : Zoubida. Il en a 50. Rachid B. le décrit comme un homme petit, gros, imbu de sa puissance de mâle, profondément laid, violent, hypocrite, sadique, pervers. Il va s'ingénier à tout faire pour créer une relation de haine entre lui et ses fils afin qu'il n'y ait aucune possibilité de marche arrière. Et surtout s'ils pouvaient disparaître cela l'arrangerait. D'ailleurs Zahir meurt en France on ne sait trop comment et Rachid se retrouve hospitalisé dans un secteur psychiatrique Les deux garçons haïssent leur père et Rachid surtout, tout au long de son enfance va malgré tout rechercher son amour.

Le père passe à travers les événements dont il est la cause sans souci apparent. Il vit sa vie de chef de famille traditionnel sûr de son droit, hypocrite dans sa pratique de sa religion, recherchant les compromissions. Il fait le Ramadhan, mais « bouffe » avec ses frères toutes les nuits et sort visiter ses maîtresses et les prostituées de la ville qu'il semble plus respecter que sa famille. Il a plusieurs enfants naturels dont on ne dit pas qu'il s'en inquiète vraiment.

C'est un autodidacte très fier de son savoir ; de sa culture, « *formée sur les genoux d'une de ses maîtresses* ». Page 117, Rachid B dit : « *Tout l'intéressait et le savoir le fascinait par-dessus tout ; il était arrivé à parler cinq langues, sans jamais avoir mis les pieds dans une école ; il avait gagné, à nos yeux, une auréole de savant : toujours les poches pleines de livres et de revues qu'il lisait n'importe où.* ». Mais ce savoir acquis sans apprentissage, sans esprit critique, sans réflexion ne donne à Si Zoubir aucune capacité de recul, il vit l'instant présent, son plaisir et tout ce qu'il fait, concourt à son unique satisfaction personnelle.

Pour ces paysans enrichis par le commerce à la ville, l'argent est important par la liberté qu'il donne. C'est Si Zoubir qui tient les cordons de la bourse, il a plus ou moins spolié les oncles grâce à une entourloupe avec les colons. Il part à l'étranger, voyage. Il profite de ses déplacements pour mener une vie très dissolue : maîtresses, alcool. D'ailleurs, il ramène une secrétaire maîtresse d'un de ses déplacements. Au retour, il se vante et les oncles ne sont pas en reste. Cet homme ne respecte aucune personne de son entourage, sa morale est inexistante.

## L'ENFANCE SACCAGÉE

En répudiant Ma, Si Zoubir répudie aussi les enfants nés de cette première union. Bien que n'habitant plus avec son ex-femme et ses enfants, il continue d'exercer sur eux et sur l'ensemble de la tribu une autorité farouche. Il s'emploie à maltraiter ses fils en les couvrant de coups et d'injures abominables, comme pour justifier leur abandon à ses propres yeux. « *Nous étions terrifiés et n'avions plus d'âge, tellement nous étions éberlués par la danse du père autour de notre enfance saccagée* » (p. 86).

Comme Zahir, son frère aîné, Rachid en vient à haïr son père, jusqu'à imaginer le tuer. Et il le tuera d'une certaine façon en devenant l'amant de Zoubida, sa jeune belle-mère.

Après la répudiation, les enfants et leur mère continuent d'habiter dans la maison familiale avec oncles, tantes, cousins, cousines et même, plus tard, une demi-sœur juive.

Privé d'une image paternelle digne, Rachid va devoir survivre dans une famille et une société dures, sans pitié ni compassion et caractérisées par une sexualité débridée.

Les quatre fêtes qui ponctuent le roman marquent une gradation dans la blessure du fils.

- 1) Le Ramadhan : on voit les enfants aller voler leur plaisir dans une fête d'adultes (p. 20 et suivantes) : ils resquillent dans les cinémas, se font poursuivre par les mendiants auxquels ils font concurrence auprès des passants étrangers, vont voir les prostituées qui les chassent à grands cris.
- 2) La seconde fête est plus tragique pour les fils : c'est le remariage du père. Festin gigantesque, orgie monstrueuse. Ma, la répudiée, est reléguée aux cuisines et les fils sont pris au piège : « *Comme ma mère était condamnée à ne plus quitter la maison jusqu'à sa mort, nous étions très inquiets à l'idée de l'agonie qui allait nous envahir et de l'amour maternel qui allait nous dévorer. Il n'y avait plus d'issue* » (p. 78).

Mais le piège de la répudiation de la mère a une autre facette : Rachid observe les réjouissances du mariage avec dégoût et fascination à la fois. Parce que c'est dans l'ordre des choses, il se prépare à sa vie de mâle, telle que la lui montre son père, mais il en est déchiré : « *Durant la noce, je me plaisais à jouer au mâle ... Déjà investi de mon rôle, je voulais être méchant ; mais les femmes me faisaient pitié, écartelé que j'étais, chaque nuit, entre le rêve et la berlué* » (p.67). Il dira plus loin : « *Le saccage était en nous, dès notre enfance éteinte par cette course à la découverte du père phallique... perdu dans ses sortilèges, accaparé par ses nombreuses femmes ...* » (p. 193)

- 3) La troisième fête est paradoxalement l'enterrement de Zahir, le frère aîné du narrateur. Le père est « *transfiguré de joie* » (p. 152). « *Le gros commerçant exultait bruyamment et ne cachait pas sa joie d'être venu à bout du fils lapidaire qu'il avait toujours craint plus que n'importe qui* » (p. 153). Pleureuses professionnelles et lecteurs de sourates copulent allègrement dans la maison familiale, les femmes se font « *caresser les seins par la cohorte des cousins insatiables* » (p. 159), « *les tantes organisèrent les ripailles et on se serait cru revenu aux beaux jours de la noce du chef de famille* » (p. 159). Les seuls à marquer un chagrin véritable sont Rachid, sa mère, Zoubida, la jeune belle-mère qui était amoureuse de Zahir, et Heimatlos, l'homosexuel juif, ami du défunt.
- 4) La 4<sup>ème</sup> et dernière fête est celle de l'Aïd. C'est le triomphe du sang. On oblige les enfants à assister à l'égorgeage des moutons dont on leur a fait décorer les cornes précédemment. Le sang gicle, se mêle aux excréments et au sperme des moutons, puis il faut dépecer les bêtes à mains nues, le tout sur fond de psalmodies et de louanges à Dieu. Ce carnage terrifie les



enfants par sa brutalité, mais aussi parce qu'il évoque pour eux le mystère des menstrues des femmes et la hantise sous-entendue de la circoncision. Pour ajouter de l'horreur à l'horreur, Rachid sera la victime, dégoûtée mais impuissante, d'un bigot pédéraste (cela se passera devant le four où les gens viennent faire griller les têtes de moutons).

Le piège se referme complètement sur le fils devenu adulte lorsqu'il est emprisonné par le Clan. Ce dernier, alors ébranlé par des luttes intestines, s'affirme par une politique de répression que Rachid conteste. Le père, lui-même membre influent du Clan, ne lèvera pas le petit doigt pour sauver son fils, espérant le voir mourir lui aussi.

## **CONCLUSION**

Rachid BOUDJEDRA écrit ce livre à 28 ans dans une Algérie qui se cherche.

Il est sorti de cette enfance et de cette adolescence, complètement dévasté. Il se sert de ce récit pour crier sa haine : haine de la famille, de la religion, du pays. Mais aussi il faut entendre son désespoir car malgré tout il aime tout autant qu'il déteste. Ecrire a été une catharsis comme souvent les premiers romans. Pour cela, il est servi par un style magnifique qui lui permet de mettre un écran entre lui et cette réalité atroce.

## THÈMES DE DISCUSSION

Nous aurions aussi pu aborder de nombreux autres thèmes tels que :

- Les autres personnages du roman : Zoubida la 2<sup>e</sup> femme, Saïda la sœur, Heimatlos l'amant de Zahir
- Céline, la maitresse étrangère
- Le fond de tension politique du Clan
- Le rôle du père dans le Clan et les tortures subies par Rachid
- Le climat explosif entre toutes les personnes vivant sous le même toit
- L'inceste
- Le respect de la morale, le respect de l'autre
- Le pays
- L'impact du style sur le récit.